

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DES ETUDIANS.

PRIX : (PUBLIÉ HEBDOMADAIREMENT.)

QUATRE SOUS.

1^{re} ANNÉE.]

Samedi, 19 Decembre 1840.

[No. 2.]

SOMMAIRE.—*Poésie: A un enfant.—Monsieur Pierre.—Le dedans jugé par le dehors.—Puissance de la volonté d'un homme.—Tombeau de Pétrarque.—Chansons Allemandes.—Proverbes Orientaux.—Faits divers.*

POÉSIE.

A UN ENFANT.

Ah ! pourquoi ton aspect a-t-il pour moi des charmes,
Qu'avant de l'avoir vu j'étais loin de prévoir ?
Pourquoi, jeune orphelin, sans répandre des larmes
Ne puis je pas te voir ?

C'est que tes grands yeux bleus, de mon adolescence,
Fantastique miroir, me reflètent le temps ;
Qu'ils réveillent en moi l'ardeur et l'innocence
Des feux de mon printemps !

C'est que tes grands yeux bleus me rappellent ta mère,
Que j'aimai comme on aime une première fois ;
Après de qui l'espoir d'une belle chimère
M'abreuvait autrefois ;

Ta mère, loin de moi morte à l'hymen liée,
Lorsqu'à peine ton pied essayait quelques pas,
Ta mère, que déjà d'autres ont oubliée,
Que je ne oublierai pas !

Oni, tant que je vivrai je me parlerai d'elle ;
Parmi les passions, leurs flux et leurs reflux,
Mon cœur aura toujours un battent, fidèle
A celle qui n'est plus.

Comme, lorsqu'en nos bois une yeuse est étreinte
Par la flamme du ciel aux dévorants sillons.
Le tronc d'arbre à jamais garde la noir empreinte
Des brûlants tourbillons.

C'est elle qui me fit entendre, la première,
De sa timide voix le plus doux des aveux !
C'est elle qui jadis dans une humble chaumière
Concentrait tous mes vœux.

C'est elle qui des vers en moi jeta la flamme !
C'est elle qui me fit dérouler en des chants,
Que l'art ne réglait pas, mais qui portaient de l'âme,
Les voluptés des champs.

C'est elle qui le soir, prête à chercher sa couche,
Me donnait un baiser, ineffable butin,
Dont le parfum brûlant attendait sur ma bouche
Le baiser du matin.

EDOUARD L'ANGLEMONT.

MONSIEUR PIERRE.

NOUVELLE.

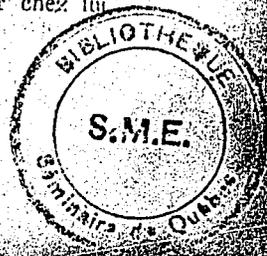
Pierre Rouvière avait à peine cinq ans lorsqu'il perdit, dans l'espace de quelques jours, son père d'abord, puis sa mère, tous deux emportés par le typhus qui ravageait alors Toulon. Le pauvre enfant restait sans ressource, car ses parents avaient peu auparavant perdu dans une faillite tout ce qu'ils possédaient.

On ne savait qu'en faire lorsqu'on se rappela heureusement un oncle qu'il avait à Paris, fort riche, disait-on, comme tous les oncles qui vivent loin de leurs neveux, et, du reste, parrain de Pierre. On pensa de suite à lui écrire pour savoir s'il consentirait à se charger de son filleul ; mais, quelqu'un ayant judicieusement observé qu'il pourrait refuser ou ne point répondre, on embarqua tout simplement le petit Pierre dans la diligence avec l'extrait mortuaire de son père et de sa mère, l'adresse de son oncle, quincaillier dans la rue Sainte-Avoie, et une douzaine de baisers accompagnés d'autant de souhaits de bonheur, triste bagage d'orphelin, dont il ne comprenait pas heureusement toute l'indigence.

Cependant, grâce à la protection du conducteur auquel il avait été particulièrement recommandé, le petit garçon arriva sans accident chez le quincaillier.

François Godard était un homme d'environ cinquante ans, qui ne s'était point marié pour éviter les dépenses d'une femme et les embarras d'un enfant. Toutes ses facultés s'étaient jusqu'alors concentrées sur le commerce du fer, de la broserie et des pointes de Paris. On peut juger quel fut son désespoir à la réception de ce neveu qu'on lui expédiait comme un ballot de marchandises ; cependant la mort de sa sœur et de son beau-frère l'attendrit un peu, et la gentillesse de l'enfant fit le reste.

Il n'y avait d'ailleurs nul moyen de repousser un pareil héritage. Qu'aurait dit le monde si François Godard eût refusé de recevoir chez lui



un enfant qui était à la fois son neveu et son fils ? Le quincaillier se décida donc, par respect humain, à remplir son devoir. Pierre fut accueilli, sinon avec plaisir, du moins sans trop de mauvaise grâce, et Godard se résigna silencieusement à cette nouvelle charge, comme il se fût résigné à un tour de garde ou à un accroissement de contributions.

Mais ce qu'il était loin de prévoir, c'est qu'au bout d'un peu de temps la présence de son neveu lui devint aussi nécessaire qu'elle lui avait été désagréable d'abord. Cet enfant apporta dans son intérieur un mouvement et une gaieté qu'il ne connaissait pas. Le quincaillier s'était tellement exagéré la gêne que Pierre lui aurait causée, qu'il se trouva tout heureux de sa bonne humeur et de sa docilité. Il y a d'ailleurs dans les grâces de l'enfance une puissance à laquelle personne n'échappe, et Godard, si désolé le premier jour de l'envoi de l'orphelin, arriva insensiblement à ne pouvoir s'en passer.

L'enfant ne tarda point à s'apercevoir de ces dispositions bienveillantes, et il usa de son crédit comme tous les êtres faibles, avec plus d'adresse que de raison. Entouré de soins minutieux, favorisé dans tous ses caprices, il devint le véritable maître chez le quincaillier de la rue Sainte-Avoie. Celui-ci avait du reste plusieurs causes pour être orgueilleux de l'enfant ; d'abord c'était la preuve d'une bonne action ! Chaque fois qu'il sortait avec son neveu, les voisins qui le voyaient passer ne manquaient pas de dire quelque chose sur la générosité de cet excellent M. Godard !... — Puis Pierre était charmant et frêle comme un enfant du faubourg Saint Germain, et le quincaillier semblait se trouver beau de sa beauté. Aussi, quand il répondait aux acheteurs émerveillés de l'élégance aristocratique de l'enfant : — C'est mon neveu ; on eût dit qu'il venait de constater la noblesse de son origine et la distinction de sa propre personne.

Cette facilité à passer à son ordre les avantages naturels de Pierre, lui donna pour celui-ci une sorte de coquetterie. Il lui acheta de beaux habits, l'habitua à éviter tout ce qui aurait pu noircir ses mains ou hâler son visage, et lui défendit de jouer dans la rue avec les fils des voisins.

Pierre se prêta à cette fatuité précoce. Ainsi privé des jeux actifs qui sont le travail des enfants et qui exercent leurs facultés, il s'accoutuma à une oisiveté parée que l'on trouva gentille tant qu'il eut la grâce du premier âge, mais qui parut plus tard une asféterie ridicule. Sa beauté disparut d'ailleurs insensiblement pour faire place à cet étiolement qui atteint vers dix ans la plupart des enfants de Paris, et l'on cessa de le remarquer.

Dès que le quincaillier s'aperçut de ce changement, il sentit son affection se refroidir subitement. Il avait aimé son neveu tant qu'il avait flâté sa vanité, mais lorsqu'on ne parla plus qu'en riant de la toilette recherchée de M. Pierre, l'honnête boutiquier changea de point de vue et ne fut frappé que des dépenses que lui occasionnait cette toilette. Il s'aperçut alors aussi pour la première fois que Pierre avait douze ans et qu'il était temps de lui donner un état. En conséquence, un jour que le paiement d'un mémoire l'avait aigri, il déclara à Rouvière qu'il ne pouvait l'entretenir plus long-temps à ne rien faire, et que le lendemain il entrerait en apprentissage chez un menuisier de ses amis.

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour Pierre. Il éprouvait cette mauvaise honte du travail que donne si fréquemment l'existence oisive ; il ne savait pas que tout ce qui est utile est honorable, et que la plus belle couronne pour le front d'un homme est la pâleur de l'étude ou la sueur de la fatigue.

Aussi, lorsque, le jour suivant, on le conduisit au milieu d'apprentis en vestes et en tabliers, éprouva-t-il une sorte d'indignation hautaine. Il jeta loin de lui les outils qui lui avaient été donnés, et se mit à se promener dans les rognures de sapin, comme un roi détrôné.

Les railleriés de ses compagnons et les ordres du maître l'obligèrent cependant à revenir à son établi. Malheureusement son éducation l'avait rendu faible et maladroit ; aucun de ses essais ne réussit, et sa mauvaise humeur s'en accrût.

Mais ce fut bien autre chose lorsqu'on lui ordonna d'aider un de ses camarades à transporter dans un quartier éloigné des pièces de menuiserie qui venaient d'être achevées. Il fallut aider à les charger sur une charrette, puis on lui passa la courroie au cou.

— *Enlevez!* cria son compagnon, qui s'était placé en arrière et qui poussait de toute sa vigueur.

Pierre fit un effort, et la charrette roula. Mais ils avaient à traverser la rue Sainte-Avoie où Rouvière était connu.

— Tiens, tiens, dit le fils de l'épicier qui l'aperçut le premier, M. Pierre qui est devenu cheval de timon.

Pierre baissa la tête en rougissant, mais son compagnon prit la parole pour lui.

— Cela ne t'arrivera point à toi, marchand de sardines salées, répondit-il.

— Pourquoi ?

— Parce que tu ne pourras jamais devenir qu'un âne.

Un éclat de rire s'éleva de toutes les portes et l'épicier se hâta de rentrer.

Mais un peu plus loin, la fille de la mercière s'écria à son tour :

—Ah ! mon Dieu ! monsieur Pierre, vous allez gâter votre belle blouse de mérinos ! voulez-vous que je vous prête un tablier ?

—Commencez par raccommoder le vôtre, barbare, répondit encore Antoine.

La petite fille regarda son tablier qui avait effectivement un accroc, et se retira confuse.

Dans ce moment les deux apprentis quittèrent la rue Sainte-Avoie, et Pierre se réjouissait d'échapper à de nouvelles moqueries, lorsqu'il alla heurter un gamin qui s'amusait à dessiner sur le mur. Le gamin se détourna, et voyant à l'habit et à la tournure de Rouvière, qu'il avait affaire à un *monsieur*, il le repoussa rudement et leva la main pour le frapper.

—Douxement, douxement, moutard, dit Antoine en se plaçant entre eux ; il paraît que tu aimes à épousseter les draps fins . . . mais nous sommes là.

Le gamin, jugeant à la tournure et à l'assurance de l'apprenti qu'il n'y aurait pour lui que des coups à gagner, s'éloigna en murmurant quelques injures. Pierre s'arrêta pour se reposer.

Vous êtes bien heureux, dit-il à son compagnon, de pouvoir ainsi répondre à tout le monde.

Faut-il pas se laisser manger la laine sur le dos ? comme dit ma grand'mère. Dieu n'a pas mis pour rien une langue et des poings à notre disposition. Je travaille de mon mieux, je fais ce que je dois ; mais je ne me laisse malmenier par personne, et voilà ! . . . *Enlevez*, monsieur Pierre, car le bourgeois nous a dit de nous presser.

Malgré les conseils et l'exemple d'Antoine, Rouvière prit peu de goût aux travaux de l'atelier, et son oncle reçut fréquemment des plaintes sur sa négligence ou son incapacité. Le quincaillier finit par s'irriter : il maltraita l'enfant, qui en ressentit plus de haine contre l'état qu'on voulait le forcer à apprendre. L'oncle renouvela ses corrections, et le neveu redoubla de négligence.

Tous deux usaient ainsi infructueusement leurs forces. Pierre, persuadé que l'on violentait ses inclinations, mettait à résister plus de volonté qu'il n'en eût fallu pour réussir dans ce qui lui était demandé. Il croyait peut-être sincèrement n'avoir de répugnance que pour la profession qu'on lui avait choisie, tandis que c'était le travail même qui le repoussait. L'inutilité de sa première enfance avait préparé l'inutilité de toute sa vie. Ce devait être toujours *monsieur Pierre*, c'est-à-dire l'homme amoureux de l'habit et du chapeau rond, qu'il regardait comme la livrée des oisifs ; car, n'apercevant que les apparences, Pierre prenait pour de l'oisiveté le travail caché des classes plus élevées, et il croyait inoccupées les mains qu'il voyait blanches ou gantées.

Ainsi, le dégoût de sa condition l'avait pris, non parce qu'il s'était senti apte à en essayer une autre, mais parce que sa paresse attendait quelque bénéfice de ce changement. S'il haïssait le

travail du corps, ce n'était point par préférence pour celui de la pensée qu'il ne connaissait point. Ce qu'il eût voulu, c'était une profession sans fatigue, sans étude, sans esclavage, une profession, en un mot, qui n'en fût point une.

Cette nature qui participe à la fois de la vanité et de la nonchalance, et qui est malheureusement trop commune, devait naturellement empêcher tous les progrès de Rouvière dans le métier qu'on lui avait imposé. Aussi demeura-t-il deux années chez son patron sans tirer aucun fruit de son apprentissage. Il supporta d'abord avec embarras les reproches qui lui étaient adressés, puis il n'y prit plus garde ; il finit même par se glorifier de sa mauvaise volonté comme d'une honorable résistance ; imitant en cela tous les hommes, il chercha un manteau honnête pour couvrir son vice, et présenta son inaptitude pour la menuiserie comme la preuve d'une capacité plus élevée ; il déclara que ses goûts étaient violentés, et se posa noblement en martyr.

Mais son embarras fut extrême le jour où son oncle, lassé de combattre, lui demanda de choisir lui-même l'état qu'il désirait. Pierre ne pouvait décemment répondre qu'il n'en désirait aucun, et à tout hasard il répondit qu'il voulait être orfèvre. Peut-être fut-il déterminé dans ce choix par l'apparence d'un travail moins rude, et par l'espérance d'une vie moins *ouvrière*. Devenir de menuisier orfèvre, c'était en effet monter un échelon et se rapprocher davantage de cette aristocratie sociale vers laquelle *monsieur Pierre* tendait de tout son pouvoir.

Rouvière fut bientôt desenchanté en voyant que la nouvelle profession qu'il avait choisie demandait autant d'efforts et plus d'attention que celle qu'il quittait. Il s'aperçut alors pour la première fois que la fatigue d'un état n'est point en raison du bruit et du mouvement, et que là où elle se cache, elle est souvent plus réelle qu'ailleurs. Mais cette remarque forcée ne le rendit point plus sage. L'expérience ne profite qu'à ceux qui veulent la consulter, et l'on peut dire, en modifiant un proverbe connu, que *les plus aveugles sont ceux qui ne veulent point voir*.

Rouvière réussit à se persuader que si le métier d'orfèvre lui plaisait aussi peu que celui de menuisier, ce n'était point de sa faute, mais parce qu'il s'était trompé dans son choix.

Un jour qu'il revenait d'une course assez longue faite pour le magasin, il rencontra Antoine, qui, quoiqu'à peine sorti de l'enfance, était déjà un ouvrier adroit et intelligent. Tous deux s'étaient perdus de vue depuis long-temps ; ils s'arrêtèrent pour causer, et les questions ne furent point épargnées.

—Eh bien ! demanda Antoine, es-tu content de l'orfèvrerie ?

—Pas trop, le métier est difficile ; il y a toujours

quelque chose de nouveau à apprendre ; puis il faut rester des journées entières assis devant son étai.

—Tu te plainais, chez notre bourgeois, d'être obligé de rester debout.

—C'est vrai.

—Mais quel diable d'état veux-tu donc qu'on t'invente, si tu ne veux rester ni debout ni assis ?

—Oh ! il y a des gens qui sont bien heureux ; ils n'ont pas besoin de limer ou de raboter ; ils gagnent plus à griffonner des chiffres que le meilleur ouvrier.... Ça n'est pas fatigant de calculer !

—Pourquoi alors n'as-tu pas voulu apprendre l'arithmétique à l'école du soir où nous allions ensemble ?

—Parce que ça me brouillait la tête ; mais si je la savais, je ne serais pas embarrassé.

—Apprends-la !

—C'est trop difficile.

Le jeune menuisier se mit à rire.

—Je comprends ton affaire, dit-il, tu voudrais un état où il n'y aurait qu'à changer d'habits trois fois par jour. J'en connais un à ta convenance.

—Lequel ?

—L'état de millionnaire.

Pierre, désappointé, haussa les épaules, et les deux jeunes garçons se séparèrent.

Ce qu'avait dit Antoine en plaisantant était la vérité ; mais Rouvière ne se l'avoua point : il continua à mécontenter ses chefs par une sorte d'apathie dédaigneuse aussi ridicule que funeste.

Toujours en guerre contre ceux qui voulaient obtenir de lui quelque travail, il devint hargneux avec ses compagnons, qui, pour se venger, ne lui épargnèrent aucune humiliation.

(A continuer.)



LE DEDANS JUGÉ PAR LE DEHORS.

Lecteurs, ne vous effrayez pas : je ne veux pas vous faire une dissertation sur l'art physiognomonique ; je me propose tout simplement de vous indiquer quelques-unes des remarques sur lesquelles les caricaturistes ont coutume d'opérer.

DANS LA RUE.

L'homme qui pense à l'avenir regarde en haut, — celui qui songe au passé regarde en bas, — s'il regarde devant lui, il est occupé du présent, — il ne pense à rien s'il regarde à droite et à gauche ; — mais s'il regarde fréquemment derrière lui, il pense certainement à ses créanciers.

L'homme qui va doucement réfléchit, médite ou cacule ; — celui qui projette une affaire va très vite ; — celui qui court rêve un succès d'argent, d'amour ou de vanité.

Une toilette simple, un peu négligée, mais propre, une démarche ni trop vive ni trop lente, une tournure sans mollesse ni raideur, annoncent l'homme sérieux, raisonnable et bon.

L'homme qui trotte à petits pas, cligne des yeux, porte le visage en avant et remue les épaules, est bavard, pointilleux, chicaneur.

L'homme tiré à quatre épingles, qui passe la main sur son chapeau, époussette son pantalon avec son mouchoir de poche, frotte le devant de son habit avec sa manche, est un esprit minutieux, susceptible et pointu.

Celui qui porte des chaînes d'or visibles à l'œil nu, des camées, des bagues, des breloques, est un rustre enrichi, un escamoteur, un marchand de vulnéraire ou un prince italien.

LE SALUT.

Le magistrat, le professeur ou le chef de bureau tout de noir habillé, qui, sa main dans son gilet, marche un peu raide, lance sa jambe à chaque pas et lève son chapeau très haut quand il salue, n'est pas, comme on le croit vulgairement, un orgueilleux : c'est en général un homme bon et bienveillant, mais un peu collet-monté.

L'orgueilleux n'est pas seulement le malappris qui salue d'un coup d'œil ou d'un mouvement de tête, quand il salue : c'est encore celui qui répond à votre salutation par une salutation affectée.

La seule occasion qui autorise un homme d'esprit à être un moment stupide, est celle-ci :

Deux hommes se rencontrent, se regardent ; se sourient et se font des salutations à n'en plus finir ; à chaque salamalec ils se sont rapprochés d'un pas, ils en viennent à se serrer la main ; alors ils disent à la fois : " Comment vous portez-vous ! " répondent à la fois : " Pas mal et vous ; " puis restent là, bouche béante... Ils ont cru se connaître.

L'inférieur et le supérieur également vaniteux ne se saluent pas : ils ont toujours l'air de ne pas se voir.

Un imbécile vous rencontrerait dix fois dans une heure, qu'il vous saluerait à chaque fois.

Un homme qui vous voit le soir ou dans un lieu écarté, en compagnie d'une seule dame, ne vous salue pas, fussiez-vous nez-à-nez.

Deux hommes qui se méprisent se saluent très révérencieusement ; très affectueusement, s'ils ont peur l'un de l'autre.

Le mari salue l'amant d'un air protecteur, — l'amant sourit en rendant le salut, — deux amans rivaux se pincent les lèvres en cette occasion, — le créancier salue avec embarras, — le débiteur avec légèreté, — l'amitié salue de la main seulement, — l'amour seulement du regard. — Deux hommes qui se sont connus chez une panthère se disent bonjour en riant ; ils prennent au contraire un air grave, fût-ce dans un bal masqué, s'ils ont fait connaissance à un enterrement.

L'homme qui porte perruque salue le moins possible ; l'exercice du chapeau lui cause toujours quelques inquiétudes.

LE CHAPEAU.

Le chapeau, par sa forme et la façon dont il est porté, facilite beaucoup l'étude du cœur et de l'esprit.

Celui qui le porte sur une oreille est un poltron qui fait le bravache.

Celui qui le porte en arrière est un nigaud.

Celui qui le porte baissé sur ses yeux et levé par derrière est un moqueur.

Celui qui l'enfoncé perpendiculairement sur ses yeux, est un bourru, un grognon.

Celui qui le tient à la main en marchant est un vaniteux.

L'homme qui a toujours un chapeau frais et brillant a de l'ordre: c'est un esprit méthodique.

Celui qui a un chapeau pointu, à larges bords, à larges rubans, en un mot, qui porte un chapeau comme on n'en porte pas, est un esprit faux, maniéré, prétentieux.

REMARQUES GÉNÉRALES.

L'homme qui rit toujours, est un sot, — celui qui ne rit jamais, est une bête.

L'homme affairé regarde sans voir, — l'oisif voit sans regarder, — le flâneur voit et regarde.

Ne flâne pas ou ne sait pas flâner celui qui marche vite, celui qui bâille dans la rue, celui qui passe à côté d'une jolie femme sans la regarder, devant un étalage ou un saltimbanque sans s'arrêter.

Un sot se promène, il ne flâne jamais.

Un homme bête flâne quelquefois, — un homme d'esprit flâne souvent.

Le vrai flâneur va dans un sens jusqu'à ce qu'une voiture qui passe devant lui, un embarras quelconque, un étalage qui fait le coin d'une rue, une poussée, un coup de coude lui imprime une autre direction. D'accidens en accidens, de poussée en poussée, il va, vient, revient et se trouve ou très loin ou très près de chez lui, suivant la volonté du hasard.

On flâne hors de chez soi, dans un lieu public, seul ou en compagnie d'un autre flâneur seulement.

—L'homme qui croit flâner dans sa maison se trompe, il ne fait que musser.

Le musard est celui qui dit: "Je m'en vais, je m'en vais," et qui retient toujours son interlocuteur par un bouton de son habit.

Le musard babille et ne pense pas, le flâneur pense beaucoup et parle peu.

Le penseur est la charge du flâneur, il dégoûterait de la flânerie.

LES CHEVEUX.

De grands cheveux sales qui graissent le collet et les épaules, n'appartiennent qu'au prétendu philosophe, au rapin et au garçon tailleur.—Le soi-disant original est rasé comme un magot de la Chine.

Le bourru, le butor, le cordonnier en vieux, sont mal peignés, malpropres, hérissés ou ébou-

riffés.—Le danseur, le coiffeur, le niais et le lion ont les cheveux peignés, lissés, huilés, frisés tout autour de la tête et séparés en deux parties égales ou inégales, comme une poupée du *Journal des modes*.

Le vieux soldat, la culotte de peau, le postillon et l'artiste dramatique se coiffent à la *tilus*.

Le garçon perruquier, l'étudiant de première année, sont accommodés à la *jeune France*.

Les cheveux raides annoncent souvent l'entêtement, les cheveux plats la patience, les cheveux frisés indiquent presque toujours l'esprit et l'amour du plaisir.

La calvitie est ordinairement le signe d'une intelligence active, — à moins cependant que l'homme chauve ne ramène ses cheveux de derrière sur le devant, ce qui dénote un esprit vulgaire et mesquin,—ou pis encore, à moins qu'il ne porte perruque, auquel cas il est irrévocablement classé parmi les roccos.

Les cheveux gris avant l'âge expriment la misanthropie, l'habitude des souffrances physiques ou morales, l'excès des travaux ou des plaisirs.

Quant aux cheveux abondans, qui ne blanchissent pas, ils sont le cachet d'un esprit au calme plat. C'est de ces têtes bienheureuses qu'il est dit dans l'Écriture: "Le royaume des cieux leur appartient."



PUISSANCE DE LA VOLONTÉ D'UN HOMME.

Un Corse, Luc-Antoine Viterbi, a été condamné à mort par la cour royale de Bastia, pour un crime dont il n'a pas cessé de se déclarer innocent. Il se pourvoit en cassation; l'arrêt est confirmé. Rien ne peut donc le soustraire à la mort; mais il échappera au supplice par la seule puissance d'une volonté dont il n'y a peut-être pas d'exemple.

Viterbi était enfermé dans la prison de Bastia, lorsque, le 2 décembre, ayant appris le rejet de son pourvoi, il forma la résolution de se laisser mourir de faim. Rien ne put fléchir ce caractère implacable, et Viterbi n'expira que dans la nuit du 20 au 21 du même mois. Or, remarquez que le long supplice de cet homme extraordinaire fut en même temps le supplice de Tantale, car le geôlier avait soin de faire apporter tous les jours à boire et à manger dans sa prison.

Pendant les trois premiers jours, Viterbi se sentit progressivement tourmenté par la faim, et supporta ces premiers d'ailleurs avec un courage surprenant. Aucune faiblesse ne se manifesta en lui durant ces trois jours; aucun mouvement musculaire ne fut remarqué; l'esprit de Viterbi était clair comme de coutume, et il écrivit, ainsi qu'il avait l'habitude de le faire tous les jours.

Du cinquième au sixième jour succéda au besoin de manger le besoin beaucoup plus impérieux de la soif; cette soif atteignit un degré d'ardeur tellement brûlant, que, le sixième jour, Viterbi commença à se mouiller de temps en temps les lèvres, à s'humecter la bouche et à se gargariser avec quelques gouttes d'eau, pour tempérer le feu qui lui brûlait le gosier. En ce moment, les forces étaient un peu affaiblies; cependant la voix restait sonore, les mouvemens du pouls n'avaient rien perdu de leur régularité, et la chaleur du corps était dans son état normal. Viterbi avait continué à écrire; la nuit il avait goûté quelques heures d'un sommeil assez tranquille; aucune de ses fa-

cultés morales n'éprouvait de dégradation, et il ne se plaignait d'aucune douleur locale.

Jusqu'au 10, bien que l'ardeur de la soif fût devenue de plus en plus intolérable, Viterbi se contenta de se gargariser, sans avaler une seule goutte d'eau ; mais, dans la journée du dix, cédant à l'excès de la douleur, il saisit la cruche pleine d'eau qu'on laissait toujours à sa portée, et but à longs traits. Depuis trois jours, la faiblesse s'était manifestée et avait fait de sensibles progrès : la voix s'éteignait, les pulsations devenaient moins marquées, et le froid commençait à se faire sentir aux extrémités. Viterbi cependant continuait encore à écrire, et chaque nuit le sommeil lui accordait quelques heures de soulagement.

Du 10 au 12, les symptômes furent à peu près les mêmes ; néanmoins ils firent quelques progrès. La constance de Viterbi ne faiblit pas un moment : il dicta son journal, approuva et signa ensuite ce qu'il venait de dicter. Pendant la nuit du 12 au 13, les symptômes prirent un caractère beaucoup plus prononcé : la faiblesse fut extrême, le pouls presque éteint, la voix extraordinairement faible ; le froid était remonté des extrémités dans tout le corps, et la soif se manifestait plus ardemment qu'auparavant. Le 13, le malheureux, se voyant près de sa fin, et ne pensant pas que quelques gouttes d'eau éloigneraient le moment de sa mort, saisit de nouveau la cruche et but à deux reprises différentes. Après qu'il eut bu, le froid devint beaucoup plus piquant ; et, se félicitant de voir arriver le terme de ses souffrances, Viterbi s'étendit sur son lit, et dit aux gendarmes qui le gardaient : " Voyez comme je suis bien arrangé ! " Au bout d'un quart d'heure, il demanda s'il y avait de la liqueur ou de l'eau-de-vie : le concierge n'en ayant pas, il demanda du vin, dont il but quatre cuillerées. Quand il les eut avalées, le froid cessa tout à coup, la chaleur revint, et Viterbi éprouva un sommeil de quatre heures.

A son réveil, c'est-à-dire le 14 au matin, sentant ses forces revenues, Viterbi s'emporta contre le concierge, prétendit qu'il l'avait trompé, et se frappa la tête avec tant de violence contre les murs de sa prison, que, sans le secours des gendarmes, qui ne le perdaient pas de vue, il se serait infailliblement tué. Pendant les deux jours suivants, il résista à toute tentation de boire, mais toutefois se gargarisa de temps en temps avec de l'eau. Pendant les deux nuits, il éprouva bien quelques faiblesses, mais elles furent très légères, et le matin il se trouva un peu soulagé.

Le 16, à cinq heures du matin, ses forces étaient presque entièrement épuisées, le pouls se sentait à peine, à peine aussi entendait-on le son de sa voix ; son corps était transi de froid, et on le croyait sur le point d'expirer. A dix heures, il commença à reprendre des forces, les pulsations redevinrent plus marquées, la voix plus ferme, enfin la chaleur s'était de nouveau répandue dans tout le corps ; et cet état dura, à très peu de variations près, jusqu'à la fin du 17 décembre. Depuis ce jour jusqu'au 20, Viterbi ne fit que s'affermir de plus en plus dans la volonté de mourir ; il refusa opiniâtrément toute espèce d'aliments, et résista même à la soif qui le poignait ; aucune goutte d'eau n'entra dans son corps, quoiqu'il en prit encore quelques-unes dans sa bouche pour humecter ses lèvres desséchées ; quelquefois il en traînait ses alléchantes paupières, trouvant dans cette humidité un brèvement à sa soif dévorante.

Pendant la journée du 19, les douleurs de la faim reparurent plus aiguës que jamais ; la violence de ses douleurs fut telle, que, pour la première fois, Viterbi laissa échapper quelques larmes ; mais cette ame de fer s'indigna contre elle-même de ce tribut humain : on l'entendit se dire dans un moment où il avait recouvré son énergie : " Je persiste, quoi qu'il puisse advenir ; mon ame sera plus forte que mon corps. La force de l'esprit ne varie pas ; celle du corps s'affaiblit chaque jour. "

Après cette explosion, pour laquelle Viterbi avait rassemblée toutes ses forces, les frissons reparurent avec plus de fréquence et de rapidité ; les reins de Viterbi furent

particulièrement saisis d'un froid glacial, qui s'étendit rapidement sur les cuisses, qu'il enveloppa.

Quelques douleurs peu fortes se firent sentir au cœur pendant la journée du 19, mais elles ne durèrent que peu d'instans, et ne se manifestèrent que par intervalles. Pendant cette même journée, Viterbi entendit également, pour la première fois, quelques sifflemens d'oreille. A une heure et demie, la tête était un peu chargée, la vue claire cependant ; et Viterbi continuait à parler, à peu près comme à son ordinaire, en faisant quelques gestes avec ses mains.

Dans la journée du 20, Viterbi déclara au concierge et au médecin qu'il ne voulait plus même s'humecter la bouche. Sentant enfin la mort s'approcher, il s'étendit sur son lit, et demanda de nouveau aux gendarmes, comme quelques jours auparavant, s'il était bien arrangé, et ajouta : " Je suis prêt à partir ! " Ce furent ses dernières paroles. Cette fois, la mort ne trahit point l'espoir de l'homme qui avait voulu épargner à sa famille la honte de voir un des siens portersa tête sur un échafaud. Le 24, Viterbi avait vécu.

TOMBEAU DE PÉTRARQUE.

Au petit village d'Arqua, à neuf milles de Padoue, dans une des vallées pittoresques et sauvages qui sillonnent les Alpes Euganéennes, s'élève une tombe simple et modeste. Cette tombe est celle de Pétrarque. Là ses restes reposent non loin de sa dernière habitation, dont les voyageurs se plaisent encore à saluer les poétiques débris. Avant de quitter l'Italie pour aller mourir en Grèce, Lord Byron a laissé de touchans adieux à la tombe et à la maison de l'amant de Laure.

A la mort de Dante, Pétrarque avait dix-sept ans : ainsi les deux grands poètes qui précéderent de plus d'un siècle les poètes modernes, vraiment dignes de ce titre, furent contemporains.

La vie de Pétrarque, beaucoup moins connue que ne le sont ses œuvres, est un roman : ou, pour mieux dire, sa vie offre plus d'intérêt que l'on n'en trouve ordinairement dans ces ouvrages, enfans du caprice, de l'imagination et quelquefois du génie. Attaché à la faction des Gibelins, son père avait été obligé de s'expatrier de Florence. On désignait sous le nom de Guelfes, ceux qui combattaient pour l'agrandissement de la puissance temporelle des papes, et sous le nom de Gibelins, les partisans armés du pouvoir impérial.

La famille de Pétrarque était ancienne à Florence, et depuis long-temps considérée pour une grande réputation d'honneur et de probité. Son père se nommait Pierre. On lui donna le surnom de Petrarco, ou Petraccolo, parce qu'il était extrêmement petit. Ce nom ainsi changé devint, à l'aide d'une modification nouvelle, le nom du poète, Francesco di Petrarco et ensuite da Petrarca.

Pétrarque naquit à Arezzo, patrie des deux Arétins ; il n'avait pas encore dix ans lorsque le pape Clément V. résolut de fixer sa résidence à Avignon. Son père étant alors frappé d'exil, suivit la fortune d'un grand nombre de ses compatriotes, qui se réfugièrent en France ; il se retira à Carpentras où Pétrarque retrouva Convegnole, le premier maître qu'il eut en Italie. Ainsi ce fut dans son enfance qu'il vit pour la première fois cette fontaine de Vaucluse que ses chants ont rendue depuis si célèbre. L'aspect de ce lieu soli-

taire le saisit d'un enthousiasme au-dessus de son âge et laissa une impression ineffaçable dans cette âme sensible et passionnée avant le temps.

Quand on lit un historien, le premier soin du lecteur doit être de chercher si l'auteur croit lui-même à la vérité de ses récits. Dans les œuvres d'un poète passionné, c'est aussi la passion que l'on cherche. Eprouve-t-il ces sentimens qu'il exhale ? Souffre-t-il de son martyre ? Est-il gai de sa joie, heureux de son bonheur ? Les poésies de Pétrarque répondent à toutes ces questions ; on aime, on souffre avec lui, et non point seulement avec cette idéalité que les poètes appelaient autrefois leur muse.

Laure, dont le nom est aussi inséparable du nom de Pétrarque, que celui d'Héloïse l'est du nom d'Abailard, avait épousé avant de connaître Pétrarque, Hugues de Sades, patricien, originaire d'Avignon, jeune, mais peu aimable et d'un caractère difficile et jaloux. Laure avait vingt ans et Pétrarque vingt-quatre, quand ils se virent pour la première fois. Ce fut dans l'église de Sainte-Claire, d'Avignon ; et l'on peut dire que leur attachement, tout intellectuel, conserva toujours quelque chose de la sainteté du lieu où ils s'étaient rencontrés. Laure était d'une sagesse égale à sa beauté. Son premier regard décida de la destinée de Pétrarque ; il l'aima comme on aime la divinité ; aucune espérance coupable n'entra dans son cœur, et quoique le platonisme de cette passion, peut-être sans exemple, ait trouvé beaucoup d'incrédules, il faut bien rendre hommage à la vérité : sa durée suffirait pour en démontrer le caractère. Ni le temps, ni l'âge, ni la mort même de celle qui en était l'objet ne purent éteindre un sentiment aussi vif et aussi pur. Il n'en faut point conclure que Laure n'aima pas Pétrarque, mais qu'elle l'aima comme elle en fut aimée.

L'intimité de la liaison de Pétrarque avec le roi de Naples, Robert, occupa aussi une assez grande place dans la vie du poète ; c'est à ce prince, ami de lettres, et les cultivant lui-même, qu'il voulut devoir les honneurs du capitole, ne s'en jugeant pas digne sans l'assentiment de son royal ami. Mais la patrie de Laure était la sienne, il ne s'en éloignait que pour recueillir des couronnes dont il put lui faire hommage. Cependant ce fut à Parme, ou du moins dans une petite maison voisine de cette ville, qu'il acheva son poème de *l'Afrique*, dédié au roi Robert.

Pétrarque avait trente sept ans quand il fut appelé à Rome pour y recevoir la couronne des poètes et le triomphe du Capitole. Dans le temps même où la nouvelle lui en parvint, il reçut du chancelier de l'université de Paris des lettres qui lui annonçaient que les mêmes honneurs lui étaient réservés dans la capitale de la France. C'était la première fois que l'université de Paris décernait une pareille couronne, mais le temps pressait, il fallait choisir, et Pétrarque aimait mieux placer son nom à côté de deux des poètes déjà couronnés à Rome, que de se voir inscrire le premier sur les tables universitaires de Paris.

Cependant la cour de Rome était toujours à Avignon. Un chancelier de France, Pierre Roger, venait de monter au trône pontifical sous le nom de Clément VI. Ce pape, ami des lettres, les

encouragea comme le fit depuis Léon X. Chargé de haranguer Clément VI, Pétrarque fut bientôt comblé de ses faveurs. Peut-être ces faveurs, peut-être la gloire qu'il avait acquise, chatouillèrent-elles l'orgueilleuse faiblesse du cœur de Laure ; quoiqu'il en ait été, ce ne fut qu'à dater de cette époque, c'est-à-dire seize ans après leur première entrevue, que Laure n'évita plus la présence de Pétrarque : dès-lors Pétrarque ne rechercha, ne vit qu'elle dans le monde et dans les sociétés où ils se rencontraient tous les jours.

L'amour avait sans doute absorbé tout ce qu'il y avait de constance possible dans l'âme de Pétrarque ; on peut le croire du moins, car nul homme ne fut plus incessamment tourmenté du besoin de changer de lieu ; mais partant il portait avec lui le souvenir et l'image de Laure. C'est une anecdote assez curieuse dans sa vie que l'histoire des relations qu'il chercha à établir entre lui et ce fameux Rienzi qui rêva la possibilité de réédifier la république romaine. Ils avaient été employés tous les deux dans une même ambassade, mais ils s'étaient depuis long-temps perdus de vue, quand la nouvelle de l'entreprise de Rienzi, arriva jusqu'à Pétrarque. Celui-ci prit chaudement auprès du pape la défense de son ancien ami, et écrivit au nouveau tribun une lettre fort remarquable par son éloquence, et que l'on a conservée. Il quitta de nouveau son parnasse de Vauluse, sa Laure et l'amitié du cardinal Colonne, qui tient aussi une grande place dans sa vie ; il recommença à errer dans plusieurs villes d'Italie, mais ne retourna pas à Rome, ayant été informé en chemin des folies et des fureurs de Rienzi.

Aussi savant théologien que poète inspiré, Pétrarque quitta le monde à la mort de Laure ; et se voua dès-lors à la vie monastique, il fut successivement archidiaque de l'église de Parme et chanoine de Padoue. Ce fut dans cette dernière ville qu'il fixa sa résidence, ou pour mieux dire à Arqua, dont nous avons parlé au commencement de cet article. Là il vécut encore long-temps dans la solitude, et on le trouva mort dans sa bibliothèque, le jour du soixante et dixième anniversaire de sa naissance. En marge d'un manuscrit de Virgile, dont il faisait ses délices, on découvrit une note écrite de sa main, dont voici la traduction :

Laure, si éclatante de vertus, que j'ai si souvent célébrée dans mes vers, apparut à mes yeux pour la première fois à Avignon, dans l'église de Sainte-Claire. J'étais jeune alors. Dans la même ville, le même jour, à la même heure de l'année 1348, l'étoile de Laure a cessé de briller sur le monde. J'étais alors à Vérone, ignorant mon funeste sort. Cette femme si belle et si chaste fut ensevelie le même jour, après les vêpres, dans l'église des Cordeliers d'Avignon. Elle est remontée au ciel qui l'avait prêtée à la terre. Pour me rappeler le souvenir mélancolique de cette perte si douloureuse, je l'ai consigné sur ce livre avec une joie mêlée d'amertume. La mort de Laure me donne l'assurance que je n'ai pas longtems à vivre. Depuis que le lien de ma vie est rompu, j'espère avec l'aide de Dieu, pouvoir renoncer sans peine à un monde où j'ai trouvé tant de déceptions ; où les espérances sont si vaines et si périssables."

CHANSONS ALLEMANDES DU SEIZIÈME SIÈCLE.

Ce méchant monde ! comme le voilà bouleversé ! Celui qui n'a point d'argent ne plaît à personne. Oh ! honte à ce méchant monde !

Le talent le plus élevé est inutile. C'est l'argent qui triomphe. Et sans argent honte au talent le plus élevé. Quand vous seriez la vertu même, qu'importe ? C'est l'argent qui nous honore. Tant pis, hélas ! pour la vertu.

Monde et argent ! gardez vos attraits. Je ne veux chercher que la vertu et te dire bientôt adieu, ô méchant monde !

Bien mince est la fidélité ! bien grande la flatterie ! La vérité est prisonnière, et la droiture a quitté le monde.

— Sois sage et prudent. La voix de l'homme est mensongère. Sois patient et résigné ; le bonheur peut venir chaque jour.

— Dieu avec moi ; mon cœur avec toi ; Dieu avec nous deux dans la joie et dans le bonheur.

— Si la science se présente à l'entrée d'une maison, on lui dit que le maître n'y est pas ; à la sagesse, la porte est fermée ; si l'honneur, il faut qu'il passe son chemin ; si l'amour et la fidélité, qui seraient si bien ensemble, personne n'ose les laisser entrer ; si la vérité, il faut qu'elle attende à la porte ; si la droiture et la justice, elles ne trouveront que des chaînes et des verrous ; mais si c'est un écu qui arrive, toutes les grandes et petites portes sont aussitôt ouvertes.

PROVERBES ORIENTAUX.

C'est le labeur qui fait connaître la véritable valeur de l'homme, comme le feu développe les parfums de l'encens.

Les grands fleuves, les gros arbres, les plantes salutaires, et les gens de bien, ne naissent pas pour eux-mêmes, mais pour rendre service aux autres.

Jouis des bienfaits de la Providence, voilà la sagesse ; fais-en jouir les autres, voilà la vertu.

Tous les grains de riz que vous mangez ont été arrosés de la sueur du labourer.

Quand tu es seul, songe à tes défauts ; quand tu es en compagnie, oublie ceux des autres.

Gouverne ta maison, et tu sauras combien coûtent le bois et le riz ; élève tes enfants, tu sauras combien tu dois à ton père et à ta mère.

La raillerie est l'éclair de la calomnie.

Si tu ne veux pas qu'on le sache, ne le fais pas.

Les oisieux qui traversent l'air ne laissent qu'un son ; l'homme passe et sa renommée survit.

QUÉBEC :

SAMEDI, 19 DÉCEMBRE 1840.

En mettant au jour cette publication, nous aurions eu tort de compter entièrement sur le succès de la première feuille, les sources où nous devons puiser n'ayant pas été assez tôt à notre disposition. Nous serons heureux cependant de pouvoir offrir à nos lecteurs un juste dédommagement à ce mécompte dans les livraisons qui vont suivre. Nous espérons, au moyen de nos efforts et d'une attention soutenue, fournir une collection agréable de variétés en divers genres.

Nous accorderons une place aux nouvelles locales intéressantes, de même qu'aux productions littéraires de ceux de nos jeunes compatriotes qui aiment à dévouer une partie de leurs loisirs au culte des muses.

FAITS DIVERS.

Une jeune fille du nom de Mc Kenner est morte subitement Dimanche dernier au matin à la suite d'un bal, la nuit précédente, et l'opinion du Jury du Coroner a été qu'elle était morte d'une congestion du cerveau causée par excès dans la danse. — *Canadien.*

RAPPEL DE L'UNION EN IRLANDE. — Le peuple irlandais se rallie à la voix de son généreux défenseur, O'Connell, et demande à hauts cris le rappel de l'Union. Croyons-le, ce mouvement ne sera pas sans résultats effectifs : "Je veux, a dit le grand agitateur, que le drapeau que j'ai déployé flotte sur ma tombe ; je ne cesserai de combattre en vieux soldat que lorsque nous aurons un parlement national à Dublin ; oui, je le jure devant mon pays."

Les personnes de la campagne préposées comme AGENTS à la circulation du JOURNAL DES FAMILLES, voudront bien agir en cette qualité pour le JOURNAL DES ÉTUDIANS.

ANNONCES.

ON demande à cette imprimerie un jeune homme honnête et vigilant pour colporter le journal et autres papiers.

A VENDRE à cette imprimerie : Le Livret du Philologie, ou, L'Art de tirer l'horoscope—opuscule dont le manuscrit autographe a appartenu à Napoléon ; suivi d'une nomenclature des fleurs accompagnée de leurs emblèmes, et des signes divers dont est marquée la vie des hommes selon le mois dans lequel ils naissent.— PRIX : Douze sous l'exemplaire, et 5s. à la douzaine.

Aussi : la première livraison brochée d'une série d'histoires amusantes et morales, dédiées à l'enfance, par un instituteur canadien, et dont la suite sera publiée par livraisons successives.— PRIX : Quatre sous par exemplaire, et 1s 6d la douzaine.
Québec, 1840.

Le soussigné informe respectueusement le public que son imprimerie renfermant un matériel assez considérable, il peut confectionner les ouvrages suivants, au plus court avis, dans l'une ou l'autre langue :—

Affiches, grandes et petites ; Livres, Pamphlets et Brochures de tout format et de toute grosseur ; Catalogues, Factures, Circulaires, Cartes pour invitation aux funérailles, Cartes de visites, Blancs pour les Avocats, et les cours de justice, et pour les études de notaires, etc. etc. etc.

J. V. DE LORME.

Québec, 12 Décembre, 1840.

CONDITIONS.—Le prix de l'abonnement à l'année, est de SEPT CHELINS et DEMI (frais de poste non compris), payables 7½ d. au bout de chaque mois.

Toutes communications doivent être adressées *franc de port*, au propriétaire-imprimeur, J. V. DE LORME.

Les annonces sont insérées aux prix et conditions ordinaires des autres établissements de cette ville.

IMPRIMÉ ET PUBLIÉ PAR J. V. DE LORME,
QUÉBEC, RUE ST. JEAN, NO. 18.